

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

Je viens de t'entendre parler de Mlle Georgette avec une joie indicible ; chacune de tes paroles trouvait un écho dans mon cœur. me faisait tressaillir dans tout mon être : c'est que j'aime Emilienne comme tu aimes Georgette, de toute la puissance qui est en moi, avec toutes les ardeurs de mon âme.

—Malgré cela, tu pars.

—Oui, je pars et non sans tristesse. Ma grand'mère le désire, le veut ; c'est un sacrifice que je dois faire pour la tranquillité d'Emilienne et dans l'intérêt de mon amour, ainsi que l'a fait comprendre maman Villarceau. Emilienne ne viendra plus à Paris à cause de moi ; parti, elle y revient tra. ce que veut ma bonne grand'mère, qui en mon absence, plaidera la cause de notre amour, et si bien j'en suis sûr, que mon père et ma mère consentiront à notre mariage. Tu le vois, Paul, ce n'est pas pour me soumettre à une épreuve, avec l'espoir de me voir renoncer à mes projets, que bonne-maman Villarceau m'éloigne ; elle sait que mon amour pour Emilienne ne s'éteindra qu'avec ma vie.

Tu la connais, ma bonne grand'mère, tu l'as vue avec cette rayonnante sérénité de la vieillesse qui peut interroger tout son passé sans y découvrir un acte, une pensée dont elle ait à rougir. On peut lui appliquer ses vers du poète :

Rien ne trouble sa fin.
C'est le soir d'un beau jour.

Et puis, ce qu'elle a surtout et plus que toute autre, c'est une exquise bonté.

Va, je vais partir bien tranquille avec la certitude qu'à mon retour, devant mon père et ma mère, je pourrai mettre sur le front d'Emilienne le baiser du fiancé.

Lucien s'aperçut qu'un nuage de tristesse s'était répandue sur le visage de Paul.

—Qu'as-tu ? lui demanda-t-il.

—Rien, une pensée.

—Craindrais-tu que ton père ne mît obstacle à ton bonheur ?

—Non, je n'ai pas cette crainte.

—Alors, mon ami, pas de pensées attristantes. Je pars demain ; pendant deux mois peut-être je ne verrai pas Emilienne, et pourtant je suis gai. Dis donc, Paul, il faudra nous marier le même jour.

—Si c'est possible. Toi, Lucien, tu seras accompagné de ta bonne grand'mère, de ton père, de ta mère, de nombreux amis te feront cortège ; moi, je n'aurai près de moi que mon père.

L'ingénieur serra la main de l'artiste.

—Pardonne-moi, dit-il avec émotion, il y a parfois de l'égoïsme dans le bonheur ; j'aurais dû ne pas oublier que c'est peut-être le jour de son mariage qu'on regrette le plus d'avoir perdu sa mère.

—Lucien, crois-tu que ma mère est morte ?

—Tu me fais là une étrange question ; oui, je le crois mais tu le crois aussi, toi.

—Non.

—Par exemple !

Un misanthrope a dit que l'on ne pouvait se défendre d'un malaise jaloux en apprenant les joies de son meilleur ami et que la première impression, en apprenant qu'il est dans la peine, était une satisfaction mauvaise.

Lucien n'avait pas de pareils sentiments ; comprenant que son ami avait au cœur une blessure secrète, il s'attrista subitement.

Paul eut un mouvement de colère contre lui-même, et prenant un visage moins sombre :

—Tu as raison, dit-il, je viens de te faire une bien étrange question, et je ne sais pas, vraiment, où je vais chercher des idées ridicules pour t'attrister au moment où tu vas me quitter pour longtemps.

Ramenant le sourire sur ses lèvres, il reprit :

—Parlons encore, mon cher Lucien, de nos belles fiancées. Tu pars pour un mois, deux mois peut-être, mais pour toi comme pour moi, qu'est-ce que c'est que des mois d'attente en comparaison des années de bonheur qui nous sont réservées, toi avec ta blonde Emilienne, moi avec ma brune Georgette ?

—Oui nous pouvons être patients nous aimons et nous sommes aimés ! Laissons nos cœurs déborder de joie et d'espérance. Je nous vois marcher ensemble sous un ciel limpide dont aucun nuage n'altère la pureté exprès pour nous la nature est en fête, et ceux qui nous voient pleins de foi en l'avenir s'écrient :

« En voilà deux qui ont trouvé le bonheur ; ils sont nés sous une heureuse étoile.

Ami Paul, depuis longtemps nous sommes comme les deux frères, les liens de notre amitié se resserreront encore quand Georgette et Emilienne se connaîtront et seront aussi comme deux sœurs

Je me représente le tableau de notre bonheur ; je vois Georgette et Emilienne, elles sont ensemble, nous attendant ; elles échargent leurs idées,

leurs impressions et consultent l'aiguille de la pendule, car l'heure de notre retour approche. Nous arrivons et elles accourent, souriantes, heureuses pour présenter le front à l'époux, la main à l'ami.

Paul écoutait, mais distrait : il pensait à autre chose.

—Nous ferons ensemble des voyages, continua Lucien, et pendant que tu feras un croquis, mon marteau de géologue frappera les pierres. Quels délicieux repas nous ferons tous quatre sous les bosquets odorants ! Ces ravissantes scènes d'idylles se renouvelleront sans cesse.

Et puis, ah ! dame, et puis viendront les enfants, qui joueront sous les regards attendris de leurs mères, et quand ils seront déjà grands, tu leur apprendras le dessin et moi je leur enseignerai les premiers éléments de la science. Avec l'aide des mamants, nous nous appliquerons à en faire des hommes.

—Ou des femmes, fit Paul, ébauchant un sourire.

—Sans doute, mais j'espère bien qu'il y aura les deux. En attendant, ajouta Lucien et tout en parlant de mes espérances, qui sont aussi les tiennes, l'heure de nous séparer est venue, et avec quelle vitesse !... Il y a plus d'une heure que je suis avec toi, et il me semble que je viens seulement d'arriver.

Il se leva, et se plaçant devant le portrait de Georgette :

—Mon cher Paul, reprit-il, je ne me lasse pas de regarder, d'admirer cette gracieuse figure ; cette physionomie, si douce et si suave, porte en elle tous les présages de bonheur. Quand je serai dans les montagnes, tu m'écriras souvent, cela va sans dire ; mais tu me parleras de Mlle Georgette, et moi je te parlerai d'Emilienne.

—Oui, mon ami, tu seras le confident de mes pensées.

—Adieu, mon cher Paul, dit Lucien, en errant longuement la main de l'artiste ; travaille et sois gai : la gaieté est la santé de l'âme et le travail le grand consolateur dans les moments où, sans motif, on se laisse envahir par la tristesse.

Sans motif ! Ah Paul savait bien pourquoi il était soucieux.

Resté seul, il retomba sur le divan et sa tête, lourde de pensées, s'inclina sur sa poitrine.

Ce n'étaient plus seulement les difficultés à vaincre pour opérer entre son père et sa mère le rapprochement tant souhaité qui enténébraient ses pensées ; il voyait encore, à présent, se dresser devant lui le fantôme au rire sardonique de l'opinion du monde, de ce monde parfois si indulgent pour certains criminels, mais implacable souvent pour les plus légères défaillances, et qui n'admet pas que la femme puisse se relever jamais en rachetant par le repentir les fautes du passé.

Oh ! sa mère... Quand le démon tentateur avait murmuré à ses oreilles de perfides conseils, pourquoi donc n'avait-elle pas songé qu'elle avait un fils sur lequel le monde ferait peser la responsabilité de ses fautes ?

Où, pourquoi la pensée de son fils, qu'elle aimait maintenant d'une si vive tendresse, ne l'avait-elle pas arrêtée au bord de l'abîme ?

Paul s'imaginait qu'en le voyant au bras de sa mère, les passants auraient des regards de mépris, des sourires moqueurs, des paroles blessantes pour lui comme pour elle ; que, sa susceptibilité étant toujours en éveil, il croirait deviner dans un regard, un geste, un mouvement des lèvres une allusion à ce passé dont la tâche était ineffaçable.

Les blessures qu'il recevrait ainsi seraient cruelles pour son orgueil ; Georgette en souffrirait également, elle qu'il aurait voulu associer seulement à son bonheur et qui prendrait une part de ses ennuis, de ses peines

Son imagination grossissant outre mesure les obstacles qu'il peut rencontrer dans la vie le fils d'une mère coupable, il se sentait gagner par des pensées amères contre celle qui lui faisait partager une expiation que seule elle avait méritée.

Mais il réagit aussi tôt contre cette défaillance de son courage, et relevant fièrement la tête, il s'écria :

—Où donc serait le mérite du devoir à accomplir si l'on ne rencontrait aucune peine !

Elle est ma mère ! cela doit suffire pour que je ne m'écarte pas de la ligne de conduite que je me suis tracée. Oh ! ma mère, ma pauvre mère jamais un mot de reproche ne se mêlera à l'effusion de ma tendresse, je m'interdis jusqu'à la pensée d'un bêtise.

J'ai des obligations envers mon père, je les remplirai en même temps que celles que j'ai envers ma mère. Entre les deux ma tâche sera difficile ; mais je trouverai la force dans les encouragements de ma conscience.

Raffermissant dans sa résolution de marcher sans faiblesse vers le but qu'il voulait atteindre, Paul se calma.

La demie de onze heures sonna. L'artiste n'avait plus que juste le temps de se rendre rue Saint-Maur, afin que le sculpteur sur bois n'ait pas à l'attendre pour déjeuner. Il chargea de veston, mit son pardessus et son chapeau, puis sortit, laissant le portrait de Georgette dans l'atelier.